

---

## L'invention de la prose

Témoignage et considération

Yves Peyré

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/502>  
DOI : 10.4000/ccs.502  
ISSN : 2558-782X

### Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006  
Pagination : 109-120  
ISBN : 9782914518895  
ISSN : 1774-9425

### Référence électronique

Yves Peyré, « L'invention de la prose », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 20 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/502>

---

*Cahiers Claude Simon*

## L'invention de la prose Témoignage et considération

*par Yves PEYRÉ*

### Témoignage

Claude Simon a bâti une œuvre forte, l'une des plus importantes de son temps. L'évoquer, de même que faire retour sur sa personne, qui fut apte à donner naissance à une telle œuvre, n'est pas pour moi un acte neutre. C'est reprendre le fil d'une étroite conversation avec l'œuvre comme avec l'homme, c'est m'approcher d'un fait d'écriture qui, tout en se tenant dans la spécificité de sa venue, n'était pas pour moi un strict dehors. J'ai pu, comme quelques autres, me sentir compris dans cet élan : ce n'est probablement pas tout à fait une illusion de lecteur que de penser qu'une partie de soi, virtuelle ou voilée, a alors été mise à jour ou précipitée par le travail d'un autre. C'est dire à peine autrement que toute construction de l'esprit déborde son auteur pour s'étendre généreusement et paradoxalement à l'autre dès que celui-ci lui prête attention. Quand on en vient à connaître l'auteur et, qui plus est, être son ami, la question de la distance maintenue et de l'attraction fervente se redouble.

La relation de proximité que j'ai entretenue avec Claude Simon n'a d'intérêt que si elle dépasse l'anecdote et se révèle significative d'une approche de son œuvre, qui sait si bien nous illuminer, autant

que des choix de destin qui l'ont autorisée. Elle prend sens après une disparition qui crée un manque, elle se présente à la façon d'un amical salut. Au-delà d'un cas individuel, elle peut permettre de ressaisir l'œuvre jusque dans l'accueil qui était contemporain de son élaboration (des lecteurs isolés composant une communauté ignorée d'eux-mêmes) et qui, venu de loin, anticipait de beaucoup sur les ratifications à venir.

Très tôt, au sortir de l'adolescence, j'ai lu quelques pages qui m'ont d'emblée fasciné (leur rythme, leur richesse, leur acuité) et entraîné dans la dégustation des grands livres d'alors (on était sur le point de voir paraître *La Bataille de Pharsale*). Marqué par ces lectures, j'ai suivi et guetté les parutions : la première étant précisément *La Bataille de Pharsale*, aussitôt suivie par celle d'*Orion aveugle*. Pour un lecteur il est assez merveilleux d'être à tout instant conforté dans ses prévisions et surpris par les écarts, les bonds de côté, à jamais imprévisibles, de la création. J'ai dès lors accompagné la progression de cette aventure de langue, m'enchantant de ses reprises autant que de ses ruptures, admirant chez Claude Simon l'obligation qu'il se faisait de constants redépars, j'étais très séduit par cette urgence qui l'habitait à chaque livre de tout reprendre à zéro, il multipliait à l'infini les angles d'attaque comme les poétiques à partir de grands thèmes (pour ne pas dire mythes) constitutifs.

J'ai rencontré Claude Simon en 1976-1977. Nos relations, sur le champ très cordiales, ont vite pris un tour amical. Elles se sont poursuivies jusqu'au bout, ne cessant de s'approfondir. J'étais toujours en attente des livres que Claude Simon inscrivait dans la longue durée de leur genèse. On était alors au terme de l'époque intermédiaire des récits de recherche, si captivants, si bouleversants de n'être dépendants de nul autre ressort qu'une exploration langagière soucieuse avant tout des lois du collage. Commençait la période des grandes sommes récapitulatives, *Les Géorgiques*, *L'Acacia* et *Le Jardin des Plantes* semblant destinés à équilibrer cette autre suite de vertiges que composent *La Route des Flandres*, *Le Palace* et *Histoire*. J'étais attentif, ne voulant pas que l'amitié me prive d'une vigilance qui l'aurait contredite. Je voyais se déployer la production d'un homme que j'affectionnais beaucoup, je pouvais juger en toute lucidité que

l'écriture du temps devait passer par elle, création-clef qui sauvait l'idée de prose dans un monde pour lequel l'incohérence et un certain laisser-aller prévalaient. L'attention et l'acharnement de Claude Simon à conduire à son terme la taille de chacune de ses pierres dressées éclairaient la progression unanime d'hommes qui envisageaient pour l'écrit dans toute son intensité un véritable futur.

Nous riions, nous partagions sur tous les sujets de la vie et de la création. La connivence permet souvent, quand elle ne se donne pas de vraies limites, de croire à l'impossible, malgré la conscience qui se résigne à supposer pour seul espace à cette connivence une sorte de ghetto. Il me semblait aller de soi que pouvaient aisément se concilier l'admiration que j'avais pour l'écrivain, l'estime que je portais à l'homme construisant son destin et la camaraderie pour le même homme pris dans la quotidienneté des rapports. Je plaçais l'écriture au-dessus de tout, j'avais une totale admiration pour l'honnêteté, la droiture et le courage de l'homme, il était de ceux qui nous apprennent à ne pas faillir, à ne jamais renoncer, il va de soi que certains ont ces dispositions en eux, mais elles s'avivent encore au contact des rares modèles de vie que l'on croise. L'entretien amical, lui, suppose la familiarité : questions de littérature, de politique, d'art, d'existence, nous abordions tout, avec, ici, un accent sur les arts primitifs que Claude et moi aimions tant, là, une communauté d'impression concernant tel voyage (New York ou Las Vegas, Vienne ou Venise, les déserts ou la campagne française), le tout ponctué par un propos grave ou un rire devant une incongruité ou une aberration. Claude Simon pour moi était ce seul homme que je voyais et approchais trois fois sans que la moindre contradiction ne s'imisce entre la sphère de la création, celle de l'histoire et celle pour ainsi dire familiale.

Je dois à Claude Simon une perception juste de la Guerre d'Espagne (sans vain héroïsme, dans la crudité du terrible), de la débâcle et de ses raisons (toujours plus ou moins cachées par l'officialité, mais que Claude savait admirablement mettre en lumière), il m'a aidé à voir assez vite les limites de Mai 68, il m'a révélé avant que je ne le vérifie l'ampleur du désastre durable dans l'ancien empire soviétique. Cela dans la liberté de nos entretiens. J'entendais aussi sa

phrase devenir le récit immense ou le bijou moins ample, j'y remarquais cette insistance si fondée à faire du récit un territoire d'invention et de justesse à la fois (gageure invariablement tenue). Nous évoquions Michelet ou Élie Faure, Piero della Francesca ou Tintoret, Stendhal ou Conrad, Miró ou Rauschenberg, comme des aveugles (Orion, n'est-ce pas !) à la recherche d'appuis. En près de trente ans il m'aura immanquablement apporté son soutien, il s'est trouvé associé à toutes les étapes de mon avancée, nous aurons même fait un livre de dialogue ensemble (des photos de Claude et un poème de moi<sup>1</sup>) pour donner une sorte d'objectivité à notre partage. Je l'aurai moi-même toujours escorté, souhaitant plus que tout pour lui la vraie reconnaissance que son défi au convenu me semblait mériter.

J'ai connu Claude avant et après le Prix Nobel. Cette distinction si méritée et qui est l'une des rares à valoir ne suscita chez lui aucun vrai changement de vie et encore moins d'état d'esprit. Il accueillit avec honneur cette élection qui chagrina passagèrement et honteusement dans notre pays quelques esprits de peu. Il continua. Il avait à poursuivre. Cette œuvre superbement en cours s'est close par la perfection d'un bref récit, *Le Tramway*. Point qui ne se voulait pas final mais que la vie aura rendu tel, emblématiquement.

Je relis l'œuvre dans sa multiplicité et son évidence, le passage de cette prose nous arrête comme celle d'un fleuve. Le rythme souverain et souple de l'avancée ne se donne qu'en raison du chaos traversé, de l'accident frôlé. Les manuscrits plastiques et douloureux (superbes de par cet effort même) nous feraient toucher du regard, si le timbre des livres ne nous l'avait pas déjà manifesté, que rien n'est donné facilement à qui se propose de considérer une géographie nouvelle, à qui prend sur soi de s'enfoncer dans l'inconnu exigible. En ce sens la tentative la plus personnelle s'augmente encore d'une poussée en elle de l'anonyme.

Je revois Claude, debout, sa silhouette aisée, en blouson, en pull ou la chemise aux manches remontées, son beau visage, assis, fumant un cigarillo, complice, s'arrêtant sur l'essentiel (un accent à

---

<sup>1</sup> Yves Peyré et Claude Simon, *Mythologie*, Jean-Jacques Sergent, 2002. Yves Peyré a donné quatre pages de leur ouvrage commun pour illustrer cet hommage à Claude Simon (*note de la rédaction*).

placer, une précision à fournir), rêvant un instant, s'enthousiasmant, dégageant des lois, reprenant le cours des surprises devant l'ordre (le désordre) du monde, montrant des beautés. La rumeur des textes revient, un entrelacs, un charroi de magnifiques trouvailles, tout cela se mêle, un peu comme les atmosphères, les instants, la diversité des rencontres, de la première à la dernière par quoi, mais on ne le sait pas encore, se ferme un monde. Avec cette correction immédiate que l'œuvre persiste, que le destin se précise un peu plus, que l'affection ne se fane pas. Claude Simon redressant la langue, lui conférant cette force d'aveu et l'éclat des écarts, tout cela se marque définitivement, l'œuvre est délibérément publique. Elle a basculé, ce qui était acquis très tôt, dans l'histoire. Irrémédiablement.

### Considération<sup>2</sup>

Loin d'être une donnée qui va de soi, se trouvant en attente dans la langue, la prose, autant que la poésie, manifeste une force de rupture. Tournant le dos à l'évidence, elle est un écart prompt à porter à son accomplissement la dissidence qui l'éloigne du langage ordinaire. Bien peu d'œuvres parviennent à assurer ce saut, ce sursaut. De là cette si mince présence de la prose comme au reste de la poésie. Claude Simon pour sa part ne s'est pas dérobé face à l'urgence de redressement qui se profilait. Une sensualité, une volupté travaillent l'ampleur de sa prose qui s'affirme par bonds plus ou moins réguliers, au rythme d'une phrase dont la retombée est le seul horizon. Cette phrase a quelque chose de chaotique et de décidé, elle sinue, elle monte, se gonfle, se relâche, et, pour conclure, elle se précipite vers le point final, longtemps après qu'elle se soit ébranlée. Chez Claude Simon la phrase est un trajet. Presque un voyage. Elle est palpitante, elle frissonne, s'interrompt, se bouscule, elle s'offre au ralenti, s'étouffe sous le poids mal ravalé d'un surcroît lexical. Elle éclate ou se tend. On pourrait la comparer à un arbre, à tel ou tel qui pousse inexorablement (et pourquoi ne serait-ce pas un acacia ?), à cet arbre de vie même auquel je rêve plus d'une fois, ou à un fleuve

---

<sup>2</sup> Les pages qui suivent sont extraites d'une réflexion en cours, *Rareté de la prose. Pour saluer Claude Simon*.

roulant ses cailloux, les heurtant, attirant au cœur du flot des troncs arrachés, et tout aussi bien se calmant. Par son ampleur et sa régularité elle fait non moins penser à la mer ou encore à une horloge. Une telle phrase contient tout. Elle est une mesure, une croissance, une musique. Ses incises : des cailloux charriés. Ses parenthèses : des troncs qui flottent. Elle part en quête de la langue même qui reste son inconnue, elle la dévoile peu à peu, chair de fruit ou de femme, elle est un regard qui ne veut pas abandonner le visible, elle interroge, chahute et refonde la temporalité dans le cours laps qui, malgré ses aisances, lui est imparti. Elle se crispe ou s'alanguit selon ses ténèbres et ses clartés, ses extensions et ses compressions. Elle est un événement, une insurrection, une recherche. Elle semble n'avoir ni début ni fin, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sans queue ni tête. Elle est une évocation qui tourne à l'extase, elle est un enjeu de parole et d'être, un défi qu'il faut relever, elle est un tout et, à l'égal, une bribe. Cette phrase a une senteur, une saveur qui lui sont propres, elle possède un timbre qui est sa vérité. Elle est le verbe dans son désarroi palpable, toute inquiétude et grande obstination. Elle n'abandonne rien du multiple du monde ou du divers de la langue. Elle est encore la paix, l'amplitude démesurée d'un calme. En son sein, dans les limites des lignes qu'elle a soin de repousser le plus possible, l'infini est touché par les mots et il vibre. Elle est un moment qui se choisit, un instant qui dure, faisant entendre l'inaudible et, parmi les rires et les silences, les chuchotements et les cris, elle réserve une part non négligeable autant que farouchement protégée à la grâce. La phrase de Claude Simon est en soi, elle est à l'envi de passage car elle se perd pour finir, se niant, afin que d'autres phrases, une multitude d'autres phrases (ce pourrait être des vagues) s'élancent à leur tour avec le même but reconduit, le même propos esquissé. Les unes après les autres, elles donnent cette envoûtante impression de ne pouvoir s'arracher à ce qui les tire de leur néant d'avant l'écriture, un peu comme si elles ne voulaient pas couper arbitrairement leur regard mais s'en remettre au prochain clignement. Trajet, voyage, traversée. Cette phrase est unique, elle n'a encore jamais retenti, elle est dans la langue française une dissonance nécessaire, sa raison évidente lui reste celée, qui est de charrier le sens. De phrase en phrase, le lecteur s'avance, progressant au

même pas que la densité qu'il savoure, calquant son allure d'impatience et d'apaisement sur la cadence que lui suggère un art aussi incomparable du méandre. En pensée, il sait gré à l'auteur de lui avoir ouvert une voie dont il mesure à quel point elle est personnelle tout en se révélant si unanime qu'elle lui semble parfaitement coïncider avec son propre désir de diction du monde. Il reprend aussitôt à son compte les insistances des participes présents, fait siens les impératifs de précision et de nuance qui équilibrent cette mélopée en marche, il se prend à imaginer que les syncopes, les saturations de même que les légèretés de buée verbale sont à lui depuis un toujours qui irait de soi. En somme, si on le suit jusqu'au bout de son rêve, ce qui s'écrit dans le présent – éternel – de la phrase qu'il lit, ce que Claude Simon y a inscrit, s'est écrit deux fois. Forte sensation qui me traverse.

L'enjeu de cette œuvre est assez simplement de ne rien perdre ou laisser perdre de la richesse du monde, de tout ramener à soi avec force et décision, de faire scintiller le moindre de ce qui est, incorporé dès lors à fin d'honneur et de salut dans le grand tout du récit, là où réel et imaginaire ne se distinguent plus, où la vérité n'a guère sa place mais l'acuité toute la sienne. Les mots se chargent avec avidité de leur épaisseur de langue (ils sont comme des fruits), ils captent leur propre clarté, mais cette intensité verbale ne les coupe pas d'un art du regard, d'un art de la mémoire et même d'un art de penser qui ont contribué à les lester. L'initiative est aux mots, radicalement, rien ne leur préexiste, toutefois Claude Simon n'oublie pas qu'il y a tout de même plus, un excès, cette ombre portée sans laquelle peut-être ils ne seraient pas aussi convaincants. Lui-même a vu, sa mémoire a su retenir en lui les effets de son regard, les mots surenchérissent sur ces effets, jouent avec eux, au besoin ils les redéploient à l'infini et surtout les poussent jusqu'à leur tranchant le plus décisif. Les senteurs, les scènes surgies de la quotidienneté ou de la différence, les sonorités frêles ou affirmées, la tactilité des objets et des corps, tout cela gonfle les mots, les incite à devenir au même titre que l'intrinsèque nécessité verbale qui les habite ou que leur propre rencontre de mots, faite d'attirance, d'attraction et de glissement. Écrire : tout saisir du réel qui fuit, sans vain souci de réalisme, dans la liberté de transposition d'une sphère (la réalité) à une



autre (le langage qui est une seconde réalité). Écrire n'est en ce sens que se dresser contre la mort et l'effacement, c'est porter l'art de la trace à son sommet. Claude Simon est passionné par le réel, cette chair qui l'inclut. Toutefois sa phrase ne dupliquera pas un rien naïvement ce réel, elle le fera retentir sur un autre plan, lui permettant de ne pas s'abolir comme il le fait en large part à chaque changement de saison, et même chaque jour avec la montée de la nuit, et pratiquement à tout instant avec la survenue d'un autre état de la lumière. La phrase qui retombe a cette efficacité de ne pas s'effacer tel un paysage que l'on vient de dépasser, telle une saison qui en chasse une autre. La phrase s'enchevêtre à d'autres phrases pour former un tout cohérent, c'est là le fait d'une ampleur travaillée par une tension sans faille. L'unité de composition miraculeusement obtenue a posteriori, dans la fidélité à la vue primitive – un paysage embrassé d'un trait et restitué avec lenteur –, rapproche le roman du poème, le divers tourbillonnant dans une harmonie impossible mais évidente, alors que le monde, lui, n'est pas cohérent. Tissu plénier qui se déroule selon ses lois, la sensation y parle, pour retentir à jamais au mot près. De la mort Claude Simon ne veut pas, ni davantage de l'enfouissement comme de l'évitement. La vie palpitante doit surgir. Il convient pour cela de se heurter au monde (le mieux sera encore de le faire de plein fouet) de sorte que les vocables s'éparpillent selon leur aspiration au jeu, ayant pris sur eux de laisser, par de tous autres moyens que ceux de l'expérience immédiate, la tendresse des chairs, la souplesse des paysages, le pittoresque des scènes, le désastre des sociétés, la brutalité de la vie se diffuser dans l'esprit, dans cette sphère où quelque chose comme la perpétuation de ce qui meurt est possible, et j'irais jusqu'à écrire l'éternité si le mot n'était pas à la fois outré et déplacé. Le réel, le temps, l'histoire, le même, le multiple, tout cela n'a de sens vrai que si les mots le disent avec leur façon savoureuse et impérative. De ligne en ligne des montagnes, des visages, des machines, des villes, des prairies, des animaux, du beau, du sordide, de l'énorme, du très mince, tout paraît, allant et venant, rejaillissant à chaque moment. Le récit se développe, le lecteur, l'oreille éprise et l'esprit convaincu, saisit que cette rumeur ne peut que durer, trace irrémédiable du papier, des mots sur les pages qui vibrent.

Claude Simon ne se réclame pas à proprement parler d'une méthode, tant est chez lui réduite à très peu la conception qui pré-existe à l'acte d'écriture. La richesse et la houle des phrases débordent en effet de beaucoup la relative étroitesse du projet primitivement arrêté. La méthode ne s'aperçoit qu'en second lieu, donnée par la pratique, elle se dégage de l'allant d'une création que rien ne peut entraver. Avant tout, il s'agirait de débonder le flux des mots, de les prendre au vol pour les nouer en phrases, de les laisser s'attirer ou se repousser, alors la méthode se découvrirait, mais seulement après le passage de la phrase, de l'infinie répétition des phrases. Dans une œuvre de ce type, il se propose au demeurant bien des angles d'attaque (pour écrire, donc pour lire), on est traversé de perceptions nombreuses dès que l'on s'attache aux divers panneaux (c'est ainsi que j'appelle à part moi les volumes qui la constituent et qui, à mes yeux, s'articulent entre eux comme les multiples volets autonomes et solidaires, sérieusement agencés, d'un polyptyque) tels qu'ils s'offrent successivement à la lecture. Première impression, les mots se cognent, lentement ou violemment, les phrases – j'hésite à ne pas écrire les laisses – se tissent, elles s'augmentent par captation, elles se tendent, s'emplissent de leur rumeur, elles visent (sans le savoir, sans le vouloir) à tout contenir, du moins à se charger du maximum de sensations révélées, jusqu'au point de saturation et d'éclat qui est leur équilibre dans l'excès, et, comme par surprise (rien de tel n'était décidé par avance), leur flamboyant manifeste en faveur de la beauté. Les morceaux s'enchaînent par déduction ou opposition. Tout glisse en permanence. Dès qu'il a été un tant soit peu maître de son langage (j'entends qu'il a possédé un langage à lui, vraiment, sans corps étrangers ou alors souhaités, assumés, ce langage irréductible se tenant sur un fil, étant à toujours reconstruire par la pratique, son seul acquis se révélant par la musique interne, l'architecture, le timbre), Claude Simon a opéré selon le principe du collage. Superposition, juxtaposition, contradiction. Très vite aussi, tout de suite même, ce fut plus subtil, plus efficace encore. Reprise, jeu d'échos, déplacement. De phrase en phrase, de paragraphe en paragraphe, de chapitre en chapitre, d'entité plus large en entité plus large, de livre en livre, l'exploration d'un même mystère lié à une matière primitive à la fois très multiple et toujours identique (un

nombre resserré de thèmes récurrents, obsédants) l'a guidé. Alors, au-delà de la peinture et de ses manières (le collage bien sûr, et autant la touche très légère de l'aquarelle ou l'insistance paradoxalement raffinée de l'huile, la géométrie exigible de toute composition se mêlant au tremblé du rendu, s'effaçant à son seul profit), de la poésie et de ses propositions (le dessin de la page, le creusement du vide au meilleur des mots restitués à leur cri suraigu d'avant le « reportage »), du cinéma et de ses revendications (le leurre du mouvement et l'évidence du même, le chevauchement comme principe, le retour en arrière et la fuite vers le futur), on peut soupçonner une écoute de la musique et de ses rapports parfois même opposés (ainsi les derniers feux de la musique classique, le dodécaphonisme au plus haut point – les structures verbales libres et denses, dissonantes, de Claude Simon ne manquent pas d'en appeler implicitement à lui –, le jazz bien sûr et les musiques populaires non moins). Voilà qui conforte Claude Simon dans sa recherche d'une liberté absolue du mot au sein de formes très affirmées quoique jusqu'alors inaperçues et même parfaitement improbables. Ce sont là, musique, cinéma, poésie et peinture, comme une revisite de l'expression et de ses moyens en vue d'une leçon de création, d'un encouragement à découvrir une possibilité fondée et nécessaire de novation dans la matière a priori ingrate, banale et même vulgaire de la prose (le danger étant toujours cette même fausse parenté avec la langue usuelle que vient doubler la fâcheuse idée d'une vraisemblance du récit, c'est là une manière de retirer à la langue et sa pesanteur et son architecture mouvante).

Superposition, juxtaposition, contradiction. Puis reprise, jeux d'échos, déplacement. Et enfin entrelacs, alternance, fragmentation. Peu à peu la composition se précise à elle-même l'ampleur de ses recours, la diversité de ses moyens. Tous finissent par se mêler, s'épauler, dans un effort quasiment surhumain (inhumain, trop humain) pour faire passer dans son lit impossible (improbable) le cours de la phrase, c'est-à-dire du monde, de l'être, du sens, voire de la sensibilité et de la pensée complexes (comment tenir à la fois tous les bouts, les enfermer et les libérer dans l'écoulement d'une séquence verbalement et réellement fondée ?) du narrateur lui-même. Tous ces procédés sont de bon usage de même que de plus

microscopiques qui sont sollicités en cours de route pour parfaire la musique, seule apte à créer le sens. Rien avant ni au-delà du verbe. Le passage des périodes qui font éclore le mystère et portent toute chose à la clarté constitue un mouvement irrémédiable qui se compare aisément à celui de la mer, à son rythme pendulaire comme à ses variations allant de la plénitude paisible à la fougue d'une houle. Néanmoins dans ce passage un drame à tout instant se joue, il est là, vibrant dans la largesse d'un paragraphe, dans le suspens d'une parenthèse, dans l'éclat d'une simple proposition verbale ou nominale. Ce drame est le heurt terrible entre le chaos du temps et l'architecture de la langue (en tant que totalité ou spécificité littérairement accomplie). Il y a là un affrontement que seule une ruse (ce pourquoi il faut tant de recours, de moyens) permet de conduire au mouvement qui est apaisement, loin de l'immobile face-à-face. Tel est l'effort surhumain de conversion, de transmutation, du nœud d'une contradiction en une tension interne au sein d'un processus plus vaste, le processus incluant dès lors à soi-même comme l'un de ses mécanismes la contradiction initiale. De la réussite d'une telle opération dépend non seulement le fondement du je a priori aléatoire qui (directement ou indirectement) témoigne, bâtit, s'engage, poussé en avant par un harcèlement qui est celui de tous les passés, de tous les présents et même de tous les futurs, mais encore la tenue de la phrase qui est destinée à couler, courir, se perpétuer de page en page, au prix de cassures et de raccords, tout au long de chacun des livres de Claude Simon, et, plus radicalement, enjambant cette limite, d'un livre à l'autre, comme si, à la fin, c'est là une si forte évidence que je tiens à la redire, le lecteur ne faisait face et n'entendait qu'une seule phrase, un seul murmure prenant parfois le tour de la rumeur. À cette condition, la réussite de l'opération transmutant le heurt des différences en une contradiction féconde, la pâte de la terre, de l'histoire, du destin individuel et de la phrase finit par prendre. Il y va d'un salut qui vient de la gorge, même si c'est la feuille blanche qui le reçoit : tout est possible, l'être se peut, la prose existe dans sa richesse retrouvée ou, mieux, trouvée, prouvée, le récit est bien alors la musique du sens. Ainsi, d'entrelacs en fragmentation, s'offrent les couches du texte comme une géologie simple et, ici ou là, plus compliquée, le récit peut librement exhiber ce qui le consti-

tue : sédiments, glissements, recouvrements. Tout est donné d'une seule coulée, la répétition, la cassure, l'interruption. Le sens que j'appelle musique est l'incertitude qui tremble, l'ébranlement qui sonne. Tout ici, sans espoir de fin, retombe en mots.